

Quelques nouveaux souvenirs de la Seconde Guerre mondiale à Lignières

Par André ROBERT avec Christian FERAULT



Le 3 septembre 1939, suite à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à la seconde : c'est la mobilisation générale qui s'effectue par paliers, certains partant le deuxième jour, d'autres le troisième, d'autres encore plus tard.

Pour les mobilisables de Lignières, c'est le départ pour une guerre qui doit être courte, deviendra par la suite la « drôle de guerre », et durera au total plus de cinq ans avec toutes les destructions humaines et matérielles que l'on sait.

L'hiver 1939-1940 est très dur et des soldats en première ligne ont les pieds gelés. Dans notre campagne, de nombreux champs de céréales ne résistent pas au froid.

Monsieur Gustave Royer, de La Choletterie, alors en permission agricole, décède d'une jaunisse, sans doute contractée à l'armée, après être venu faire ferrer son cheval chez un maréchal du bourg. Ce fut le premier décès sur la commune.

La presse est censurée et il y a beaucoup d'espaces blancs dans les colonnes des journaux d'abord réservés aux « communiqués », laconiques, indiquant des duels d'artillerie, des activités de patrouilles et des actions de « corps francs ». Dans les magazines hebdomadaires, comme « Le Miroir » et « Match », on voit des soldats jouer au football, des actrices et acteurs comme Fernandel faire des tournées pour distraire les militaires, et les coureurs du Tour de France jouer, pour certains, les estafettes... à vélo bien sûr ! Mais cette « tranquillité » apparente va bientôt se terminer et la « drôle de guerre » s'achever. Le 10 mai 1940, à la surprise générale, les troupes allemandes entrent en Belgique. C'est la ruée des panzers, la fuite des réfugiés souvent mitraillés par les avions à croix gammée. Une armée française et une anglaise se portent au secours de la Belgique tandis que les Allemands franchissent les Ardennes avec de violents combats au cours desquels Georges Bourlier, brigadier-chef au 1^{er} chasseur à cheval, dont la famille habite La Cour est tué le 14 mai à Weilleur près de Dinant (Belgique). Devant la poussée des panzers, Français et Anglais sont encerclés à Dunkerque. Au cours de l'évacuation des troupes vers l'Angleterre, sous les bombardements, un militaire de Lignières nommé Déplacé – et dit « Ronfleur » – embarque sur un bateau coulé ensuite à la sortie du port mais il fait partie des rescapés.

Le ton des communiqués change : les escarmouches sont remplacées par des opérations de retardement et de repli sur des positions prévues à l'avance, au cours desquelles Monsieur Bayel, dont la mère habite Lignières, est blessé et évacué vers le Sud par le chemin de fer, mais il décède suite à des attaques du train par des avions italiens.

Au cours de cette retraite, plusieurs militaires de la commune sont blessés : Henri Radigue, Raymond Lavandier et Paul Hermon doivent être trépanés. Léon Bauvais, blessé à la cuisse, conservera une fistule nécessitant, de temps à autre, un grattage d'os. Après la guerre, il sera heureusement soigné à la pénicilline, mais sa jambe ayant conservé sa raideur, il devra circuler avec une bicyclette dont la partie moyeu était munie d'un dispositif spécial qui lui permettait de pédaler avec sa seule jambe valide.

Puis c'est la retraite. Aux prisonniers de Dunkerque s'ajoutent les autres, dont ceux de Lignières qui rejoindront les stalags. Ils resteront cinq ans loin de leurs familles et même sept pour ceux qui faisaient leur service militaire.

Ceux qui ont réussi à gagner le Sud – qui deviendra la zone libre – seront démobilisés en majorité en août 1940 et rentreront au pays.

Monsieur Gesbert, fait prisonnier du côté de Nantes, réussit à sauter du camion qui l'emmenait vers l'Allemagne et à regagner Lignéres où il est démobilisé.

Parmi les prisonniers, Louis Godeau qui habitait La Cornière, contracte la tuberculose en Allemagne. Il est rapatrié mais décède au Val-de-Grâce au cours du premier semestre 1944. Son épouse, qui travaillait à la fabrique de galoches Moche à La Ferté-Macé, reviendra à sa retraite à La Cornière.

André Appert, prisonnier en Allemagne, y décède et son corps ne sera, semble-t-il, pas rapatrié.

A l'été 1940, des prisonniers français travaillent dans des fermes de la commune aux foins et à la moisson ; ils sont persuadés que leur libération sera rapide, la guerre étant « finie », et aucun ne tente de s'évader.

Une sœur de Maurice Bonneau travaillant à l'épicerie Chesnais, fréquente un de ces prisonniers et se mariera avec lui.

Mais ces personnes ne seront pas rendues à la vie civile et partiront en Allemagne jusqu'à leur libération par les armées alliées.

L'hiver 1944-1945 est rude et neigeux et la guerre n'est pas finie avec l'offensive allemande des Ardennes. Des bruits circulent informant que des Allemands habillés en Américains sont sur les arrières de ceux-ci. Heureusement, et après un certain succès, cette offensive sera stoppée.

En mars 1945, les jeunes des classes 44, 45 et 46 sont invités à faire de la « préparation militaire » au cas où il faudrait les mobiliser. Monsieur Gesbert, qui avait été sergent, assure, à Lignéres, la responsabilité de cette opération qui regroupe une dizaine de jeunes. Les cours théoriques, le maniement et la façon de se servir des armes, la reconnaissance des grades, le salut, la marche au pas se font à l'école privée des garçons que l'on nomme encore Salle Jeanne d'Arc. Pour ne pas perturber les cours, les séances se déroulent le jeudi, avec gymnastique et sport dans le champ à l'arrière, aujourd'hui parking. Quant aux exercices de tir, ils se font à la rampe de Yaux après un passage au pas cadencé dans le bourg... L'arme utilisée est le fusil Mauser (de récupération), modèle « août 1944 », que l'on va chercher à la mairie.

Selon un participant, « cette préparation n'aura servi à rien puisqu'il faudra tout reprendre à zéro en arrivant dans notre future unité ».

Une fraction de la classe 43 sera mobilisée et utilisée surtout pour la garde des prisonniers allemands. Les classes 44 et 45 seront dispensées de service militaire et la 46, dont l'auteur de ces lignes fait partie, sera incorporée et formera la nouvelle armée.

